

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

acc. 11674 (5)
805.
AP 21
N^o 8
c. 3
Par

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

NATIONAL LIBRARY

Il nous aime à raconter les délicieuses
histoires de son peuple avant qu'il les
ait oubliées.

HARLES NODIER.

OCT 30 1969

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

JUILLET

6eme volume, 7eme livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1887

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

| | |
|----------------------------------|-----------------|
| 1o La noce au village (poésie) | NAP. LEGENDRE |
| 2o Le matin à la campagne | ARTHUR BUIES |
| 3o Origine du God save the Queen | XXX |
| 4o Le voyageur (récit) | NAP. LEGENDRE |
| 5o Antoinette de Mirecourt. | MADAME LEPROHON |

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

| | |
|------------------------------|--------|
| Abonnement, payable d'avance | \$2.00 |
| “ payable dans l'année | 2.50 |

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ, P. O. B. 1080,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

LA NOCE AU VILLAGE

— LU A LA SOCIÉTÉ ROYALE, MAI 1887 —

Ce matin, dans la vieille église,
Comme les oiseaux s'éveillaient,
Le beau promis et sa promise
Près de l'autel s'agenouillaient.

Puis, après une messe basse,
Devant les parents réunis,
Tout émus, à la même place,
Le prêtre les avait bénis.

Ensuite, le long du village,
Les époux, pendant tout le jour,
Ont fait les visites d'usage
Aux connaissances d'alentour.

Non pas dans la vieille calèche
Aux longs ressorts de cuir, piqués,
Et dont la caisse noire sèche
Entre ses brancards détraqués ;

Mais dans la voiture nouvelle
Peinte en éclatante couleur,
Si vive, que, lorsqu'on attelle,
Le cheval en a presque peur ;

Avec le harnois du dimanche
Tout reluisant sous son nickel,
Et le fouet au mince et long manche
Qui semble menacer le ciel.

Et c'est dans ce grand équipage,
 Sous l'allure d'un trot puissant,
 Qu'ils ont fait le tour du village,
 Plus fiers que des princes de sang.

Et maintenant, c'est la veillée :
 Après un somptueux repas,
 Tout ce monde à mine éveillée
 Va prendre ses joyeux ébats.

Dans son coin, le violon grince
 Sous l'archet frotté d'arcanson ;
 Il accompagne la voix mince
 De la fille de la maison.

C'est une dolente complainte
 Comme on en chantait autrefois,
 Dont chaque son tire sa plainte
 Autant du nez que de la voix.

—Il s'agit d'un grand personnage
 Allant au loin se marier ;
 Mais, pendant le cours du voyage,
 Des brigands le font prisonnier.

Après bien des ans de souffrance,
 Il s'en revient vieilli, cassé :
 Hélas ! pendant sa longue absence,
 Un plus heureux l'a remplacé.

Il voudrait recourir aux armes :
 Son bras n'est plus assez puissant ;
 Il se consume dans les larmes
 Et veut *mourir en languissant*.—

ΥΤΙΒΟΟΒ ΙΑΥΟΪ
 ΑΒΑΒΑΟ

Les dernières notes se meurent
Dans un dernier roucoulement ;
Les papas et les mamans pleurent
D'un discret attendrissement.

Et, pendant que les yeux s'essuient
Avec les mouchoirs *carreautés*,
Garçons et filles, qui s'ennuient,
Chuchottent de tous les côtés.

On voit briller l'impatience
Dans tous ces regards désireux
De voir quelqu'un ouvrir la danse,
Parmi les gars les moins peureux.

L'un d'entre eux, assis sur le *coffre*,
Le pied chaussé d'un soulier fin,
Se lève et très galamment s'offre
A battre aux autres le chemin.

Et, d'abord, en cérémonie,
Le coude rond, saluant bas,
Il va *prier sa compagne*,
Laquelle ne refuse pas.

Puis, les deux se mettent en place,
Elle, tenant son cotillon,
Lui, ses grands bras ballants, en face,
Mais bien campé sur le talon.

Le violon, que la fatigue
Faisait, jusque là, sommeiller
Attaque une fougueuse gigue
Qui semble aussitôt l'éveiller.

L'archet court en notes rapides,
Et le *jour*, de ses deux pieds,
Battant sur les planches solides,
Fait un bruit de cent cavaliers ;

Pendant que danseur et danseuse,
A peine effleurant le plancher,
Commencent leur ronde fiévreuse
Sans presque avoir l'air d'y toucher.

Et le mouvement s'accélère,
Les pas se mettent à pleuvoir,
Plus d'un soulevant la poussière
Au point qu'on peut à peine y voir.

Mais rien ne saurait les abattre ;
Ils ont attaqué ce grand pas
Que l'on appelle *battre à quatre* :
On meurt, mais on n'arrête pas !

Puis, un autre couple s'avance,
Entraîné dans le tourbillon,
Et puis, un troisième s'élançe ;
Et puis, enfin, le violon

Entre lui-même dans la danse,
N'y tenant plus, et ses deux bras
Suivent la rapide cadence
Pendant qu'il bat ses entrechats.

Et cela dure, et cela dure,
Si bien que, dans l'enivrement,
Plus d'un retire sa chaussure
Pour danser plus légèrement.

Et puis, quand la danse s'arrête,
Un second repas est servi :
Pour que la gaîté soit complète,
Un plaisir de l'autre est suivi.

Au jour, la fête enfin s'achève ;
On part en se donnant la main,
Pendant que plus d'un couple rêve :
"Ce sera notre tour demain !"

NAPOLÉON LEGENDRE.

LE MATIN A LA CAMPAGNE

L'aurore vient de se montrer timidement en agitant sa paupière encore toute transie, toute humide de rosée, et en étirant ses longues tresses pâles qui fuient jusqu'à l'horizon ; d'immenses lueurs douces s'étendent au sein des ténèbres ; les forêts au loin montrent leurs cimes enveloppées d'une blancheur indécise ; la surface des eaux se couvre de reflets semblables à des regards à demi voilés ; la teinte sombre des hautes montagnes se mêle de nuances attendries, pendant que les ravins et les gorges dorment encore dans la nuit épaisse ; les rivages apparaissent comme des bordures de vêtements d'une couleur plus vive que les vêtements mêmes, les longues routes et les chemins comme des trouées mystérieuses faites à travers des régions informes ; le flanc des collines se détache lentement sur un ciel rempli d'ombres affaiblies ; ce ciel est encore plein d'étoiles, mais la lune qui pâlit annonce que les ténèbres s'appêtent à l'abandonner bientôt pour aller envahir des cieux lointains.

C'est alors qu'un cri aigu et sonore, un cri de réveil, un appel répété au jour se fait entendre à la porte de chaque demeure et est répondu de ferme en ferme, comme le cri des sentinelles l'est la nuit de faction en faction. Ce cri, c'est celui du coq vigilant, du coq altier et superbe, glorieux d'être le premier éveillé de tous les animaux domestiques, et voulant que tous en prennent connaissance. A la diane du coq succède bientôt le beuglement des vaches impatientes que l'on garde dans le voisinage des étables ; les chevaux dans les champs se sont dressés lentement sur leurs jarrets et commencent à tondre l'herbe chargée des pleurs de la nuit. A leur tour, les grands bœufs tout éveillés, debout, immobiles, ruminant en silence, attendent le jour que l'on soupçonne à l'horizon, qui entr'ouvre enfin discrètement les portes du ciel

et s'avance en écartant ses voiles un à un, doucement, tranquillement s'emparant de l'espace, son domaine assuré et éternel. La nuit s'envole au loin, poursuivie par les premières clartés, et tout devient jour. Un immense recueillement, profond comme l'infini, est partout répandu : la nature attentive semble sommeiller encore ou retenir ses forces ; nulle part l'action ni le mouvement des êtres ; on n'entend rien encore dans le vaste univers ; tout à coup se fait sentir un frissonnement vague qui court dans toutes les fibres de l'air qui frémit, qui tremble et se remplit de mille scintillements comme un œil ébloui. . . le soleil apparaît ! . . . et tout l'espace de jour est devenu lumière et les rayons de l'astre ont parcouru toute la voûte des cieux.

Alors tout ce qui vit, tout ce qui respire entonne l'hymne de la création : toutes les fleurs s'entrouvrent pour recevoir le premier regard du père de la nature, toutes les plantes redressent leur tête courbée par la rosée, les feuillages étincellent, les sombres parois des rocs se couvrent de reflets, les flaques d'eau du rivage miroitent ; dans les bois pleins d'ombres dispersées court une vie mystérieuse et foisonnante : le moucheron bourdonne gaiement en même temps que le cheval hennit de plaisir : l'oiseau chante avec transport en voletant de branche en branche ; le petit écureuil, l'œil étincelant, court dans les ramilles ; l'alouette jette son cri du haut des airs pendant que la mouette rase le flot du bout de son aile ; l'atmosphère entière est pleine de bruits confus et cependant harmonieux : tout chante, toutes les voix se font entendre. . . une, une seule encore exceptée ! . . . enfin l'homme paraît, l'homme, le roi, le maître de la terre et de tout ce qu'elle renferme, le souverain incontesté auquel tous les autres êtres rendent hommage et qu'ils brûlent de servir, l'homme qui seul porte son front droit vers la nue et regarde les astres, l'homme fait à l'image de Dieu, lui-même " un dieu tombé qui se souvient des cieux " !

Aussitôt, il marche, il chemine, va et vient, s'agite en tous

sens sur cette planète qui est son empire ; sa voix mâle retentit dans tous les foyers et sur toutes les routes ; il appelle à son service toutes les forces de la création, il accomplit toutes les œuvres, et sa tâche qui commence ne finira qu'avec le jour, pendant que sa compagne infatigable l'assiste, aussi empressée, aussi vigilante aux soins du ménage qu'il est actif et abondant en travaux au dehors.

Bientôt va se répandre sur la plage et dans les bois l'essaim gracieux des jeunes filles et des enfants aux bérets pomponnés et aux ceintures de rose : sur toutes les têtes les ombrelles sont déployées ; il a suffi d'une heure au soleil pour répandre des torrents de chaleur et pour inonder l'atmosphère d'une poussière d'or et de pourpre ; les côtes de la rive opposée apparaissent comme de grands fauves couchés dans la lumière, et, dans la clarté éblouissante qui enfante le mirage, les îles qui les avoisinent se détachent et semblent s'avancer, se rapprocher incessamment du regard ; des senteurs âcres et vivifiantes de varech et de sel marin arrivent par bouffées subites, dilatent et gonflent les poitrines avides ; l'air, comme l'homme, a acquis une nouvelle vigueur, une nouvelle vie qu'il dépense en prodige et qu'il distribue avec profusion à tout ce qui respire.

On entend dans le lointain comme un immense soupir, soupir si profond, si vaste, qu'on dirait un mugissement sourd qui monte des entrailles mêmes de la terre : c'est le grand fleuve qui soulève avec effort la masse de ses eaux jusqu'à leur point culminant pour les laisser retomber ensuite en ondes successives et graduées qui gagnent petit à petit la plage laissée à sec par le reflux. Parfois un vent violent les pousse et les fouette ; alors ce n'est plus avec mesure, mais avec fureur qu'elles dévorent la plage : elles arrivent impétueuses, effrénées, irritées et bondissantes, s'élançant sur les écueils et les récifs, mugissent avec fracas, se brisent en maints endroits en jetant dans l'air leur écume dispersée, se précipitent sur les rochers et les promontoires immobiles et muets sous l'averse

furieuse, et, entraînant avec elles mille épaves, comme un tonnerre roulant, elles déferlent sur la rive dont les galets, parfois refoulés, roulés, entassés, résonnent comme un galop saccadé au milieu d'un cailloux.

Sur les côteaux onduleux, au loin, leur répond comme une autre mer le long balancement des épis et la houle des foins ; le vent court sur les longues tiges, et les courbe ou les relève ou les balance comme le flot fait des algues ; par temps une immense ombre les couvre, flotte quelques instants, puis disparaît, c'est un nuage qui passe comme une pensée sombre glisse un moment sur un front radieux. Sur la nappe battante du fleuve courent des voiles dont l'aile oblique rase le flanc des flots comme celle des aleyons ; elles plongent et replongent, ondulent, disparaissent à demi, puis reparaissent comme en dansant sur la cime des vagues, et s'avancent toujours jusqu'à ce qu'elles atteignent les abords de la rive où elles s'abattent doucement, en ramenant leurs ailes comme des oiseaux fatigués.

Les monts aux larges flancs s'étagent sous leur manteau de verdure fauve et de feuillage frissonnant, aussi épais, aussi fourni que le duvet de l'eider généreux ; et les hauts promontoires, sombres, droits, hérissés de sapins, bardés de rochers noirs, regardant l'espace avec menace, se dressent formidablement dans le fleuve, aux deux extrémités d'un demi-cercle, comme pour encadrer ce tableau de la plus belle nature que le soleil ait jamais éclairée de ses rayons, de la ravissante et enchanteresse Malbaie, ce rêve de la nature, ce morceau du paradis perdu égaré sur notre planète, et que les poètes pourront chanter longtemps dans les vers immortels sans pouvoir dire assez toutes ses éclatantes et innombrables beautés, toutes ses sublimes perfections.

8 juillet 1887.

ARTHUR BUIES.

ORIGINE DU "GOD SAVE THE QUEEN."

Savez-vous quelle est l'origine de l'air national de la Grande-Bretagne : *God save the Queen* ?

Le fait est assez original et assez important pour intéresser nos lecteurs.

L'Angleterre doit le *God save the Queen* à la France, et voici comment.

Un jour, Mme de Maintenon avait exprimé le désir d'avoir un beau cantique, paroles et musique, pour le faire exécuter par les demoiselles de la maison royale de Saint-Cyr, toutes les fois que le roi Louis XIV entrerait dans la chapelle. Le désir de Mme de Maintenon fut bientôt satisfait, et, lors d'une prochaine visite de Louis XIV à Saint-Cyr, les demoiselles chantèrent le cantique suivant mis en musique :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis !

Quelque temps après, l'illustre musicien Hændel, étant en France, entendit chanter à Versailles le cantique, accompagné d'un brillant orchestre. Il fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit toutefois par des moyens bien simples.

Hændel obtint de la supérieure de Saint-Cyr la permission de copier l'œuvre musicale, et, de retour en Angleterre, il l'offrit au roi Georges Ier.

Or, qui avait composé cette musique ?— c'était Lulli.— Et qu'a-t-on fait, en Angleterre, du cantique des demoiselles pensionnaires de la maison de Saint-Cyr ? On en a fait le chant de bravoure, l'air national de l'Angleterre, le fameux *God save the Queen*.

LE VOYAGEUR

I

A quelques lieus en deça de la frontière des Etats-Unis, dans le comté de Shefford, se trouve un petit lac aux flots bleus, perdu dans la forêt. Ce lac, ou plutôt cet étang, comme son nom l'indique d'ailleurs, *Roxton Pond*, occupe un espace d'environ trois milles de circonférence, boisé de tous les côtés, et n'a, pour toute issue, qu'une petite rivière, ou mieux un ruisseau qui a conservé son nom sauvage de *Makouke*.

Rien de plus pittoresque, au clair de la lune, que cette nappe unie, reflétant dans ses eaux dormantes les sombres bois qui l'entourent.

Aujourd'hui, l'endroit est colonisé ; un joli village s'est élevé à l'embouchure de la petite rivière qui alimente plusieurs manufactures florissantes. La hache infatigable du colon a déjà fait des percées qui laissent apercevoir, çà et là, le miroir du lac. Le bruit commence à se faire autour de ces solitudes poétiques que le souffle envahissant de l'industrie transformera bientôt en un foyer de fiévreuse activité. A mesure que le village augmente, la nature y perd de ses sauvages beautés, et le caquetage des commères remplace la chanson du chasseur et le bruit de sa pagaie qui seuls éveillaient les échos du lac.

Il y a trente ans, cependant, Roxton-Pond était encore une solitude, où trois ou quatre colons seulement, plus hardis que les autres, avaient élevé leur *log house*, au milieu de la forêt. Le printemps, toutefois, cette petite colonie s'augmentait d'une dizaine d'habitants *des bas* qui venaient, au commencement d'avril, passer une quinzaine dans le bois pour faire *les sucres*.

Ce territoire était alors composé, en partie, de *lots blancs* c'est-à-dire de terres qui étaient censées n'avoir pas de propriétaires, et sur lesquelles le premier venu, pouvait à un moment donné, s'établir, pour exploiter, soit les bois francs, en y faisant du sucre et du sel de potasse, soit les pruchières où les cèdrières en y faisant de l'écorce ou des perches. Plusieurs même s'établissaient définitivement sur un lot blanc, quittes à l'acheter plus tard du propriétaire, si jamais ce dernier se présentait.

Or, en l'année 1846, le nommé Joseph Jean, était venu s'établir de bon printemps, sur un de ces lots blancs, dans une petite cabane en troncs d'arbres, bâtie en pleine forêt, à quelques arpents du lac. Jean était un cultivateur ruiné des anciennes paroisses.

Nous avons, Dieu merci, de belles et de bonnes qualités, mais nous avons aussi, et malheureusement, de grands et de sérieux défauts. L'un de ces défauts, le principal, est l'entêtement dans la routine, et une horreur inexplicable pour tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une amélioration. " Mon père a fait ainsi, je dois faire de même." Quand un de nos cultivateurs a lâché cette phrase suprême, c'est son dernier mot, sa raison finale, il n'en revient plus.

Ainsi, vous voyez une foule d'*habitants*, qui, depuis trente, quarante, et même cinquante ans, sèment toujours le même grain dans la même pièce de terre, et mettent leur mauvaise récolte sur le compte des mauvaises années, quoi que vous puissiez leur dire au contraire. D'autres laboureront avec un couteau à la charrue, dans les terrains pierreux, ou feront des *planches* de six pieds de large, dans les terres élevées et bien égouttées, où des *planches* de trente pieds leur donneraient moins d'ouvrage et plus de profit. D'autres enfin, au lieu de mettre les pierres de chaque côté du champ et en faire une muraille sèche, ce qui est d'une grande économie sans guère

plus d'ouvrage, s'obstineront à les mettre en tas au milieu du champ, et à labourer chaque année autour de cet obstacle grossissant, avec une constance désespérante. Indiquez-leur l'amélioration, tâchez surtout de la leur faire adopter : autant vaudrait leur parler de marcher sur la tête.

Joseph Jean était malheureusement un de ces hommes encroûtés.

Possesseur d'un bien considérable, mais à demi épuisé par une mauvaise culture il avait toujours persisté à suivre la vieille routine ; et la récolte, de mauvaise qu'elle avait été d'abord, avait fini par devenir à peu près nulle. Comme, cependant, sa femme et ses deux grandes filles, moins routinières que lui, avaient adopté toutes les améliorations survenues dans les robes, les ombrelles et les chapeaux, il arriva ce qui arrive toujours : la chandelle, brûlée par les deux bouts, s'éteignit d'elle-même. Les chapeaux de haute couleur et les jupes à volants, au lieu d'attirer les maris, ouvrirent la porte aux hypothèques. Une fois qu'un cultivateur est réduit à emprunter, généralement, c'est un homme fini.

La terre de Joseph Jean fut vendue. Il prit alors le chemin du bois : triste fin pour les chapeaux à plumes des deux filles Célestina et Adamanta, et pour le superbe *castor* du fils unique Adjutor. Joseph Jean ressentit durement le coup qui le frappait ; mais il refoula les larmes du découragement prêtes à jaillir, et fit bonne contenance en face du malheur.

—Il est pénible, se disait-il, d'être mis dans le chemin à quarante-cinq ans ; mais avec du courage, et surtout avec l'aide de Dieu, je pourrai peut-être arriver à me tirer d'affaire.

Il y avait six mois qu'il était établi sur son lot, à Roxton Pond, le soir du deux novembre, où nous prenons la liberté de faire pénétrer notre lecteur sous son modeste toit.

Durant l'été, Jean et son fils avaient abattu trois ou quatre arpents de bois et avaient vendu du *sel de potasse* pour une valeur de quatre dollars.

On ignore peut-être ce qu'était alors cette petite industrie. Le colon choisissait un endroit bien fourni en bois francs. Il en abattait les arbres qu'il réduisait en cendres. C'est avec ces cendres que se fait le sel qu'il fallait aller vendre à neuf milles, et souvent à quinze ou vingt milles de l'endroit, aux commerçants qui en font de la perlasse.

Le colon faisait ce trajet à pied, à travers les bois, avec une auge remplie de sel, sur la tête. Le voyage durait de deux à trois jours et ne rapportait que quelques chelins.

Pendant ce temps, la famille se nourrissait de fruits et de gibier, l'été ; mais l'hiver, on jeûnait de deux jours l'un, et souvent on n'avait pour toute nourriture, qu'une fort vilaine soupe faite avec des bourgeons de liard ou de bois-blanc.

La famille de Jean, cependant, avait été un peu moins à plaindre.

Autour du lac, les fruits et le gibier abondaient, et c'était une ressource précieuse pour les temps de gêne, qui forment la plus grande partie de toute l'année.

Les finances de Joseph Jean, néanmoins, étaient loin d'être prospères, et il voyait s'approcher, avec une certaine anxiété, la rude saison de l'hiver, pendant laquelle les fruits manquent, et la chasse rapporte peu.

Or, le soir du deux novembre, comme nous l'avons dit, la famille était réunie autour du poêle en tôle qui occupait le centre de la maison, et Joseph Jean fumait mélancoliquement sa pipe de terre cuite, pendant que sa femme, assise sur une pile de bois, s'occupait à raccommoder le linge de la maison.

Il était huit heures.

Au dehors, il faisait nuit noire, et une pluie froide, poussée par un vent violent, battait avec fureur contre la porte mal assujettie.

Les grands arbres craquaient sous l'effort de la bourrasque et mêlaient leurs plaintes monotones à tous les bruits sinistres du dehors.

Tout à coup, la porte s'ouvrit,—dans ces modestes demeures, on entre presque toujours sans frapper,—et un homme pénétra dans la maison, en refermant vivement la porte derrière lui.

—Tiens ! c'est Grignon, dit Jean, qui avait relevé sa tête ; entre, mon ami, et viens te réchauffer un peu. Quelles nouvelles ?

Grignon était le plus proche voisin, demeurant à un mille sur la route.

—Il fait un temps de chien, dit-il, en secouant son bonnet tout trempé ; ce n'est pas de refus ; car le poêle s'endure, ce soir.

Il prit une bûche, et s'assit dessus, près du feu.

—Hum ? dit-il, tout en bourrant et allumant la pipe traditionnelle, des nouvelles, il n'y en a pas beaucoup ; seulement que je voudrais nous voir rendus au mois d'Avril ; l'hiver s'annonce dur.

—C'est justement, ce que me disait, tout à l'heure, ma femme Hélène, fit Jean ; il y a bien du pauvre monde qui va souffrir. Encore, si le sel pouvait payer un peu ; mais en hiver, on n'en fait pas beaucoup, et on ne va pas le vendre comme on veut.

—Les deux gars de Michel à Pierre partent de demain en quinze pour les hauts. On dit qu'il va se faire bien du bois, cet hiver, à Bytown, et qu'il y aura de l'argent à gagner.

—Oui, oui ; j'ai entendu parler de ça, dit Jean, pas plus tard qu'hier, par le p'tit Cabana qui a envie d'y aller. Il paraît que les bourgeois veulent faire gros d'ouvrage. On parle de dix piastres par mois, avec la nourriture.

Les petits Michel m'ont dit douze ; mais dix est déjà beau ; quoique, au fond, c'est rudement gagné. Même que j'étais venu pour vous en dire un mot, quoique ma bonne femme soit contre.

—Et elle a bien raison, dit Hélène, en s'approchant ; pour les jeunesses, passe ; mais pour les gens de votre âge, c'est pas un métier.

—Voyons, voyons, la femme, dit Jean, d'un ton doux, c'est pas par plaisir ; mais faut vivre, ça c'est une chose sûre.

—Moi, j'aime mieux plutôt aller travailler dans les *factories*, dit Adamanta.

—Et moi aussi, dit Célestina ; ça fera deux bouches de moins, et on gagne gros, par là . . .

—Pas toujours tant que je vivrai, interrompit Jean. Il en part plus de sages qu'il n'en revient. Et puis, d'ailleurs, qu'est-ce que dirait Pitre, s'il te voyait partir pour là-bas ?

Adamanta, à qui s'adressait cette dernière remarque, rougit jusqu'aux yeux et pencha la tête sur son ouvrage.

Les deux hommes se mirent ensuite à l'écart et parlèrent longtemps. La nuit était fort avancée et toute la famille était couchée lorsqu'ils se séparèrent.

Joseph Jean avait été reconduire Grignon jusqu'en dehors du seuil.

—Ainsi, dit ce dernier, en donnant une poignée de main à Jean, c'est entendu ; quoi qu'en disent les femmes, je puis compter sur toi.

—Tu as ma parole, et tu sais ce que ça vaut.

Grignon s'éloigna en sifflotant, et Jean alla se coucher sur une peau de Buffle, près du poêle dans lequel il mit une bûche de hêtre sec.

II

Quinze jours après, Joseph Jean et Grignon, accompagnés de Pitre et d'Horace, les deux fils de Michel à Pierre, après avoir fait leurs adieux à leurs familles, laissaient Roxton-Pond et descendaient, à travers les bois, par la route de pied qui conduisait au Grand-Maska (St Hyacinthe).

Il était neuf heures du matin.

Le temps était froid et sec, et une légère couche de neige, tombée durant la nuit, couvrait partout le sentier.

Les quatre hommes, portant chacun ses hardes et ses provisions de voyage sur l'épaule, dans un petit sac passé au bout d'un bâton, marchaient allègrement, en causant des chances de leur expédition.

A cause des détours qu'ils devaient faire, ils avaient au moins huit lieues pour se rendre au Grand-Maska, où ils comptaient arriver sur les six heures du soir.

A deux heures ils atteignirent le village de St-Pie, qui se trouvait sur leur route.

Ils entrèrent dans une petite auberge pour se reposer un peu et manger un morceau.

Pendant qu'ils prenaient tranquillement leur repas sur un banc, près de l'immense poêle à *deux ponts* qui occupait le centre de la salle, la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un nouvel arrivant.

C'était un homme de six pieds, gros et carré en proportion.

Il portait un habillement complet en étoffe du pays, et ses reins étaient serrés par la traditionnelle ceinture fléchée du voyageur canadien. Sa barbe noire, à tous crins et ses cheveux de même couleur, plantés dru et un peu crépus, donnaient à sa physionomie un air dur et même féroce.

Il entra sans cérémonie, déposa son sac et son bâton dans un coin et demanda un verre de rhum, avec l'accent d'un homme accoutumé à se faire obéir.

—Ah ! ah ! du monde *des hauts*, dit-il en avisant nos quatre voyageurs ; bonjour, ces m'sieurs ! Ma'm Friquet ! cinq verres de rhum, puisqu'il y a des amis ; c'est moi qui régale ; et vous, mes vieux, j'espère que vous ne me ferez pas celle de me brûler la politesse.

—Ça n'est pas de refus, dit Grignon, qui avait déjà voyagé et qui connaissait les usages ; d'autant plus que le pain n'est pas mou comme du pain bénit.

—Et où donc que vous allez, comme ça, mes vieux ? dit l'homme après que les verres furent vides.

—Dam ! pas mal loin ; on se rend à Bytown.

—Pas possible ! Dans ce cas là, nous allons faire route ensemble. Avez-vous un bourgeois ?

—Pas encore ; mais il paraît que l'ouvrage ne manque pas.

—C'est égal ; c'est toujours mieux d'avoir son homme d'avance. Voulez-vous travailler pour mon *boss* ?

—Qui ça ? vot'boss.

—Un homme propre, je vous en réponds, aussi vrai que je m'appelle William Lafarge ; ça n'est pas trop dur au pauvre monde, et ça paye comme un anglais. Tel que vous me voyez, je suis un de ses *foreman* ; et les bons hommes sont bien traités. M'am Friquet me connaît pour un homme qui ne ment pas.

—Je ne dis pas non, dit Grignon ; seulement, il faut que j'en parle avec mes amis et qu'on voye les prix. Et puis, si nous faisons la route ensemble, il y aura toujours moyen de s'arranger.

—A votre aise, dit Lafarge ; pensez-y ; j'aime les gens qui soignent leurs affaires et qui ne brodent pas leur nom sur un papier, sans voir ce qu'il y a au-dessus.

Une demi-heure après, les cinq hommes reprirent ensemble le chemin du Grand-Maska, où ils arrivèrent sur les sept heures et où ils se couchèrent.

Bref, huit jours après, nos quatre amis entraient dans la petite ville de Bytown, toujours sous la conduite de Lafarge, lequel, en route, les avaient bien et dûment engagés au service de son bourgeois, Jeremiah-John-James Fusting, à raison de douze piastres par mois ; ce qui faisait dire à Grignon qu'il n'y a rien comme un marché fait en marchant.

Que voulez-vous, Grignon passait pour un homme spirituel ; il fallait bien qu'il fit honneur à sa réputation.

Du reste, Lafarge avait été parfait à l'égard de ses recrues ; et, pendant le voyage, sa présence leur avait souvent épargné de sérieux embarras.

Lafarge les conduisit dans une auberge de la rue Rideau, où, à leur entrée, ils trouvèrent une nombreuse compagnie.

Il était sept heures du soir, et nos gens avaient faim.

Lafarge, après avoir salué l'honnête assistance, s'approcha de l'hôte qu'il semblait connaître depuis longtemps, et demanda à souper pour cinq.

—Le souper n'est pas encore fini, dit l'hôte, passez dans la salle, vous trouverez tout ce qu'il faut

Lafarge et ses quatre compagnons pénétrèrent dans la salle à manger, qui n'était séparée de la chambre d'entrée que par une porte vitrée, ornée d'un rideau rouge un peu fané.

Après le souper, qui ne fut pas long, mais consciencieusement englouti, nos cinq amis revinrent dans la chambre d'entrée où ils s'établirent sur les bancs, au milieu des groupes, pour fumer leurs pipes.

Une épaisse fumée de tabac qui remplissait toute la salle, et la chaleur d'un gros poêle auraient suffi pour semer une profonde perturbation dans des estomacs moins robustes et moins aguerris que ceux de nos voyageurs.

Sur deux ou trois tables des groupes bruyants jouaient aux cartes, aux dés et à d'autres jeux de hasard.

L'enjeu de la partie dans tous les cas, était une *traite*, payée par le perdant.

Dans un coin, à cheval sur un banc en chêne, deux voya-

geurs tiraient au poignet. Immobiles depuis cinq minutes, les deux lutteurs faisaient, chacun de son côté, des efforts surhumains, pour se renverser. Les nerfs violemment tendus, craquaient, pendant que deux groupes faisaient des gageures sur le résultat impatientement attendu.

A la fin, l'un des hommes donna un léger coup de faiblesse. Ceux qui avaient parié pour lui devinrent pâles ; un murmure approbateur partit de l'autre groupe :

—Tiens bon, Michel, tu l'as !

—Force, force ; disai-on de l'autre côté, il ne l'a pas encore.

Michel fit un suprême effort. Le poignet de son adversaire craqua et vint s'abattre avec un bruit sec sur la planche du banc. On respira d'un côté ; de l'autre, on soupira. Puis, des hurrahs, poussés par vingt poitrines vigoureuses, proclamèrent le résultat de la lutte. Michel se leva tout radieux, pendant que son adversaire, l'oreille basse, conduisait les parieurs vers le comptoir où la *traite* fut bue avec enthousiasme.

Ce n'était pas la première : les esprits étaient échauffés.

Le nommé Michel,—un gaillard de six pieds, charpenté comme un hercule—ne se souciait pas de cacher la satisfaction que lui causait sa victoire. Les bras relevés au-dessus des coudres, montrant ses muscles durs et saillants, il promenait sur la foule un regard triomphant. Puis, dans un moment d'enthousiasme, après avoir vidé son verre, il asséna sur le comptoir un coup de poing formidable qui fit trembler et tinter toutes les verreries de la buvette.

—C'est moi qui suis le coq, s'écria-t-il ; et il n'y en a pas pour moi dans tout le chantier. S'il y en a un ici, qu'il se présente ! Il trouvera à qui parler.

Ce défi resta quelque temps sans réponse.

Cependant, dans le coin de la salle où s'étaient réunis nos amis, Grignon semblait activement engagé auprès de Pitre. Il le tirait par le bras.

—Viens donc, fou, lui disait-il ; je gage que tu es meilleur que lui. Essaie toujours ; pour une jeunesse, il n'y a pas d'affront, si on ne bat pas du premier coup.

Pitre se défendait de son mieux, et voulait s'éclipser. Mais déjà les regards avaient été attirés de ce côté, et un groupe se forma autour d'eux.—De quoi, de quoi ? disait-on de toutes parts ; est-ce un *tireur* ?

—Ce n'est pas une mauvaise jeunesse, dit Grignon, et s'il voulait, mes amis, je crois qu'il pourrait donner du fil à retordre à l'autre.

—Ça ! dit Michel qui s'était approché, à son tour, ça ! Est-ce que vous croyez que je tire avec les enfants ? Plus souvent il tourna le dos d'un air dédaigneux, et allait s'éloigner majestueusement, lorsque des récriminations unanimes se firent entendre.

—Essayez ! essayez ! Avance, le *nouveau* ; il faut que tu tires avec Michel. Attendez ! ça ne peut pas finir comme ça !

—Puisque vous y tenez, dit Michel, ce sera vite fait ; avance jeunesse, que je te sèvre, une fois pour toutes ; mais, par exemple, le perdant paiera une ronde double à tout le monde ; ça y est-il ?

—Je la tiens pour Pitre, dit Grignon.

Aux yeux de tous, la lutte était évidemment disproportionnée. Pitre n'avait que dix-neuf ans. Il était loin d'être grand

et ses membres étaient plutôt grêle que robustes. Aussi, Michel s'assit-il avec un sourire narquois sur le banc qui venait d'être le théâtre de son premier triomphe.

—Préparez les verres, dit-il, ça va être fait dans un crac!

Cependant, Pitre, poussé par Grignon, s'était rapproché du banc et avait pris place en face de Michel.

Les deux mains s'étreignirent. Celle de Pitre était presque complètement perdue dans la patte velue de Michel et l'avant bras de ce dernier avait au moins trois bons pouces de plus que son adversaire.

—Y êtes-vous ? dit Grignon ; alors, je compte ; un, deux, trois !

Les muscles se tendirent, les os craquèrent ; mais Pitre demeura immobile. Un frisson parcourut la foule et Michel sentit une chaleur lui passer sous les cheveux.

Les deux lutteurs s'étreignirent en silence, pendant une douzaine de secondes qui parurent autant d'heures.

Personne ne soufflait ; on aurait entendu voler une mouche.

A la fin, un léger mouvement se fit, et le poignet de Michel se mit à incliner sensiblement vers la droite.

Ses yeux devinrent blancs.

Pas un muscle de la figure de Pitre n'avait bronché.

Tout à coup, cependant, on le vit rougir un peu, comme s'il eut fait un effort. Au même moment, le robuste poing de Michel vint s'abattre avec un bruit sourd sur le banc de chêne. Pitre était vainqueur.

Il y eut un immense cri dans toute la salle :

—Hourrah ! pour le nouveau ; Michel a perdu !

Ce dernier était atterré.

—Attendez un peu, dit-il ; j'ai ce bras-là fatigué. Ce n'est pas du peu ; prenons l'autre main.

—C'est juste, dit un des amis de Michel, prenez la main gauche.

Pitre ne dit pas un mot. Il se mit en position et présenta sa main gauche. Au moment où Michel allait l'étreindre, cependant, il retira sa main :

—Ce n'est pas juste, dit-il.

—Comment ! cria Michel, il a peur, il refuse ! Et tous les assistants de crier la même chose.

—Ce n'est pas cela, dit-il, mais je suis gaucher.

Pitre était aussi honnête que robuste. Mais Michel s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

—Ça ne fait rien, dit-il, je n'ai pas peur d'un gaucher.

Il eut tort : car, cette fois, le résultat ne se fit pas longtemps attendre.

A peine les deux mains s'étaient-elles empoignées que le poing de Michel descendit sur le banc comme s'il y avait été poussé par un ressort.

Cette fois, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. On porta Pitre en triomphe jusqu'au comptoir.

Michel se sentit perdu ; cependant, comme il était rusé, il alla tendre la main à Pitre :

—Jeune homme, dit-il, celui qui *renverse* Michel Béliveau n'est pas un petit garçon ; je ne dis que ça ! Je ne t'en veux pas, d'autant plus que tu m'avais averti, comme une honnête jeunesse. C'est moi qui paye, les amis ; deux rondes pour le nouveau venu !

Ces paroles furent accueillies par un tonnerre d'applaudissements.

Lorsque les verres furent vides, l'hôte annonça que l'heure du coucher était venue et qu'il allait éteindre les lumières.

La cérémonie ne fut pas longue : chacun s'étendit tout vêtu sur le plancher, dans le meilleur endroit qu'il put trouver.

Au moment où Pitre allait s'endormir, il se sentit tirer par la manche.

—Mon gars, lui dit une voix qu'il reconnut pour celle de Michel, tu te souviendras de moi, je ne te dis que ça.

Pitre venait de se faire, sans le vouloir, un ennemi mortel.

III

Quinze jours après cette soirée, nos quatre amis étaient dans la forêt, bûchant et équarrissant le bois, sous la conduite de William Lafarge.

L'ouvrage était rude et incessant ; mais le camp était bien pourvu ; la nourriture était bonne, et la gaieté, cette bonne gaieté canadienne, soutenait les courages et faisait prendre la fatigue en patience.

Le soir, après le repas, les travailleurs se réunissaient par groupes, dans la cabane, autour d'un feu réjouissant. Les pipes s'allumaient ; puis les chansons, les contes de fées et les histoires de *revenants* allaient leur train.

Il y avait les beaux *conteux* et les beaux *chanteux* ; on se les disputait dans les *camps*.

Notre ami Pitre, à part la réputation de fort-à-bras qu'il s'était acquise par sa victoire sur Béliveau, avait en outre, la renommée d'un brillant chanteur de *complaintes*. C'est-à-dire qu'il pouvait crier, de la voix la plus haute et la plus forte, le plus grand nombre de couplets.

Depuis la fameuse soirée de la rue Rideau il n'avait pas revu Michel, qui travaillait dans un camp plus éloigné. Il avait presque complètement, d'ailleurs, oublié les menaces de ce dernier.

Un soir, cependant, comme il s'étendait sur son lit, il sentit quelque chose de dur sous les branches de sapin qui lui servaient de matelas.

En cherchant avec sa main, il découvrit que c'était une hache.

—Diable ! se dit-il, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il allait éveiller Grignon, pour l'interroger à ce sujet, lorsque la porte de la cabane s'ouvrit pour livrer passage à Lafarge, Michel et un autre homme.

—Nous le tenons ! s'écria Michel en sautant sur la hache et s'en emparant. Voilà le voleur ! c'est ma propre hache, vrai comme vous êtes tous là.

Pitre avait l'air tout décontenancé.

—Mon garçon, lui dit Lafarge, d'une voix sévère, je n'aurais pas cru cela de vous. Ça va faire du dommage à tout votre monde.

—Comment ! Qu'est-ce qu'il y a donc ! s'écria Grignon que le bruit avait éveillé.

—Il y a, dit Michel, que votre Pitre est un voleur.

—Voleur ! moi ! cria Pitre en pâlisant ; voleur de quoi ?

—Il est inutile de nier, mon pauvre garçon, dit Lafarge ; la hache de Béliveau a été volée hier au chantier voisin. Il a vu quelqu'un qui vous ressemblait se sauver hier soir derrière sa cabane, et aujourd'hui nous trouvons la hache entre vos mains.

—Il me semble que c'est assez clair, insinua Michel.

Pitre était véritablement hébété.

—Mais parle donc ! lui dit Grignon.

—Qu'est-ce que vous voulez que je dise, répond Pitre. Tout à l'heure en me couchant, j'ai trouvé cette hache sous les branches de sapin ; c'est tout.

—Oui, oui, dit Michel, des histoires ; la hache ne s'est pas transportée là toute seule. On connaît son homme ; et ce n'est pas la première fois que je trouve du louche. Moi, d'abord, si ce gars-là ne s'en va pas, je ne travaille plus ici. Il y a d'autres bourgeois, Dieu merci, qui emploient des honnêtes gens. J'en parlerai à M. Fusting.

Pitre dit tout ce qu'il put pour se défendre. Malheureusement, les circonstances étaient contre lui, et Michel jurait

ses grands dieux qu'il parlerait au boss et qu'il s'en irait si le voleur n'était pas chassé.

Lafarge ne savait plus que faire.

A la fin, Grignon prit la parole :

—Il doit y avoir quelque vilain tour là dessous, dit-il ; je suis sûr que Pitre est un honnête homme. Cela pourra s'expliquer plus tard, peut-être ; mais, pour le moment, les apparences sont contre lui. Nous ne voulons pas causer de troubles ; puisque cela gêne, nous allons nous en aller.

Lafarge dréssa l'oreille. Michel était un bon bûcheur ; mais les quatre autres, et Pitre surtout, le valaient bien.

—Ce n'est pas une raison, dit-il, pour que tout le monde s'en aille, et peut-être pourrions-nous arranger l'affaire . . .

—Non, dit Grignon ; on n'a pas coutume de nous prendre pour des voleurs ; et, après cela, on nous regarderait de travers ; ce n'est pas une vie : changeons de place.

Michel eut peut-être un remords. Peut-être, aussi, ce qui est plus probable, craignit-il que Lafarge ne le sacrifât aux quatre autres :

—C'est bon, dit-il ; puisque ça va si loin, n'en parlons plus. Après tout c'est peut-être un tour. Mais que ça n'arrive plus !

Il fut entendu que l'affaire en resterait là et ne serait pas ébruitée.

Le lendemain l'ouvrage fut repris comme à l'ordinaire.

Personne ne souffla mot à Pitre de son aventure. Mais plusieurs fois il surprit des regards drôles, ou quelques allusions détournées qui lui firent croire que, si Michel n'avait pas

conté la chose, il avait du moins fait quelques insinuations à ce sujet.

Pitre pensa toutefois, et ce fut aussi l'avis de Grignon, qu'il valait mieux n'y pas faire attention et laisser au temps le soin ou d'éclairer l'affaire ou de la faire oublier complètement.

Le temps des fêtes approchait. C'est l'époque où le voyageur, éloigné de sa femme, ressent plus vivement les ennuis de son exil. Il pense aux siens, que son absence attriste également, de leur côté ; il songe aux douceurs du foyer domestique, à ces bonnes veillées de familles et de voisins, que le caractère gai et sympathique du Canadien rend si pleines de charmes. La Noël, le jour de l'an, les Rois ! Voilà autant de fêtes que nos compatriotes chérissent et dont ils cultivent les bonnes traditions avec un soin religieux.

Aussi nos voyageurs, éloignés de leur hameau, tâchent-ils dans la forêt de se refaire les douces émotions du foyer.

On se réunit dans le chantier ; on organise des soirées, où les longues heures de l'hiver passent rapides sous le charme d'un chanteur de complaintes ou d'un conteur à l'imagination féconde et fantastique. Plusieurs de nos meilleures chansons canadiennes ont eu leur origine dans ces primitives réunions.

Quelquefois aussi, il se trouve, parmi les voyageurs, un *jour* de violon ou de fifre. Alors la danse se met de la partie et le musicien racle son instrument ou souffle dans son fifre jusqu'à l'aurore, avec un tapage des pieds dont la vigueur et la durée sont un véritable mystère des muscles fécoraux. Dans bien des cas même, à défaut d'instrument, le *tambourinage* des pieds seul conduit la danse, avec de temps en temps un étrange accompagnement de la voix qui rappelle les anciennes sérénades des sauvages. Il a, toutefois, un ton plus vif et plus léger. C'est ce qu'on appelle, dans le langage populaire, un *bal à gueule*. Il y a des hommes, et surtout des

femmes qui peuvent ainsi turluter, en sabotant le plancher, toute la nuit durant, sans apparence de fatigue. Souvent on turlute à deux, et même à trois. C'est alors que le bal à gueule est le maximum de l'enivrement et touche presque au vertige. On a vu plusieurs fois, vers la fin de la soirée, ou plutôt vers le commencement de la matinée, toute une horde de danseurs enthousiasmés se mettre aussi à turluter en *battant à quatre*, et les *jouars*, poussés comme par un ressort, entrer eux-mêmes en danse avec une énergie incroyable, c'est alors une ronde extrayagante, fantastique, impossible dans son ensemble et dans ses détails. La poussière et la chaleur agissant, les habits tombent, les chapeaux et les bottes volent dans les coins, pendant que les danseurs, avec seulement leur chemise et leur pantalon décrivent les courbes et exécutent les sauts les plus ébouriffants qui ne se terminent que par l'épuisement complet des figurants.

Notre ami Pitre, à part sa réputation de chanteur, passait pour avoir un talent de *turluteux* très sortable.

La veille de Noël, il y avait réunion dans la plus grande cabane de chaque chantier. Pitre avait été mis en réquisition pour trois endroits différents ; mais l'honneur de sa présence était naturellement réservé au chantier de Lafarge, où il travaillait et qui comptait quarante-cinq hommes tous alertes et pas du tout difficiles à mettre en jeu. A sept heures, tout le monde était réuni. Les pipes furent allumées, et une cruche de whisky, due à la munificence de Lafarge, fit le tour de l'assemblée en manière de préambule.

Puis, une complainte fut demandée à Pitre par l'unanimité des *vcix*. Il ne se fit pas prier. C'est un détail sur lequel j'appelle l'attention de mes lectrices, si ce sexe charmant me fait l'honneur de me lire. Plusieurs de mes lecteurs en pourraient peut-être également faire leur compte.

Pitre entonna donc, sur un très haut ténor, la fameuse complainte :

Dans un jardin planté de fleurs
Dieu créa l'homme à son image.

Le premier couplet s'acheva sans encombre, et reçut une salve d'applaudissements. Pitre, excité par ces bravos, prit le second sur un ton d'une élévation vertigineuse, qui fit frissonner les assistants. Il est présumable, néanmoins, vu la puissance de son gosier, qu'il serait arrivé à la fin sans *fioler*, lorsque, soudainement, au milieu du couplet, il lui prit un éternuement opiniâtre doublé d'une toux violente qui l'arrêta court. Le plus étrange est que toute l'assistance se mit à l'accompagner. La toux et l'éternuement devinrent universels. Il ne fut pas difficile d'en découvrir la cause, aux pétilllements qui se firent entendre sur le poêle que l'on avait relégué, pour la circonstance, près d'une fenêtre, à l'extrémité de la cabane. Mais il fut impossible de trouver le plaisant qui avait joué ce tour pendable. Seulement, en approchant de la fenêtre on s'aperçut qu'elle était légèrement entr'ouverte, et l'on vit comme l'ombre d'un homme disparaître entre les souches, au bout du chantier.

Lafarge ôta immédiatement le poivre qui rôtissait encore sur le poêle et l'on fut obligé d'ouvrir partout pour renouveler l'air.

Pitre ne fut que médiocrement peiné de cet échec : il n'était pas vain du tout. Mais Grignon s'en montra vexé outre mesure, d'autant plus que, dans son esprit, il reportait sûrement le plan et l'exécution de ce tour à leur ennemi commun Michel Béliveau.

Au bout d'une demi-heure, néanmoins, l'incident était complètement oublié. Mais Pitre ne put pas recouvrer sa voix, même pour turluter, et l'on fut obligé de danser avec la mu-

sique des pieds seulement. Ce qui n'empêcha pas la soirée de se prolonger jusqu'au grand jour.

Le lendemain de Noël, au matin, lorsque Pitre voulut mettre ses bottes, il s'aperçut qu'elles étaient pleines d'eau.

Décidément, l'ennemi s'affirmait. Jusqu'après les Rois, il y eut plusieurs veillées ; on se visitait d'un chantier à l'autre. Mais il est remarquable que partout où Pitre se trouvait, il se jouait quelque tour à ses dépens. La chose fut poussée à un tel point qu'il en fut véritablement affecté. On commençait d'ailleurs à éviter de le demander, car sa présence donnait invariablement lieu à des aventures désagréables pour tout le monde.

Grignon enrageait ; mais que faire contre un ennemi qui, bien que connu, était véritablement introuvable ? Mieux valait se résigner : c'est ce que firent nos amis.

William Lafarge, d'ailleurs, était plein de complaisance pour eux, et tâchait, par ses bons traitements, de leur faire oublier ces petits déboires.

Enfin, la saison se passa.

Au printemps, dès que les rivières furent libres, les *cageux* commencèrent à descendre.

Nos quatre compagnons partirent sur une cage de bois, avec, chacun, une jolie somme en poche.

C'est une rude chose que la descente des bois, à travers les remous et les rapides de l'Ottawa et du Saint-Laurent. Dans les endroits difficiles tous les hommes sont mis en réquisition et les longues rames qui dirigent la cage battent l'eau sans relâche. Plus d'un *voyageur*, emporté par la vague, tombe dans un remous et y perd la vie. Nos quatre amis arrivèrent

pendant sains et saufs à Montréal, où ils furent définitivement *déchargés*.

Après avoir passé une journée à visiter et à admirer cette grande métropole du commerce bas-canadien, ils reprirent en toute hâte le chemin de leurs foyers.

IV

C'était par une soirée pluvieuse du mois de mai.

Grignon, Joseph Jean, et les deux fils de Michel à Pierre, lourdement chargés de provisions et de *présents* qu'ils avaient achetés à la ville, cheminaient dans la boue et sous la pluie à travers le sentier qui monte du Côteau-Rouge à Roxton-Pond.

Ils avaient encore quatre bons milles pour arriver à destination ; mais, malgré leur fatigue, la pensée de *la maison* leur donnait des forces et ils marchaient d'un pas rapide.

Enfin, vers dix heures du soir, Joseph Jean, arriva au seuil de sa maison, avec ses trois compagnons.

Tout semblait dormir, à l'intérieur. Il souleva la clanche de la porte et ils entrèrent.

Madame Jean, son fils et ses deux filles se réveillèrent en sursaut. Mais la peur fut bientôt passée et ce furent des joies, des embrassades à n'en plus finir.

La chandelle avait été allumée.

Au milieu des accolades générales, Pitre s'approcha d'Adamanta, lui jeta sournoisement sur le cou, un beau collier de perles bleues qu'il avait acheté à son intention et attendit l'effet.

Adamanta le regarda froidement, prit le collier, le jeta par terre et détourna la tête.

Une flèche empoisonnée traversa le cœur de Pitre. Il eut froid jusque dans les cheveux.

—Ah ! dit-il, je n'aurais pas dû partir. Grignon parut tout étonné.

—Voyons, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a ? Adamanta l'entraîna dans un coin.

—Il y a, dit-elle que Pitre a volé : voyez plutôt !

Et elle tendit à Grignon un morceau de papier tout froissé où ce dernier put déchiffrer, en substance, l'histoire de la hache.

—Ce n'est que cela ? dit-il ; dans ce cas, tu peux embrasser Pitre et prendre son collier. Cette lettre est une nouvelle *mauvaiseté* de Michel Béliveau qui est fieffé coquin. Brûle-moi ça ; je réponds de Pitre.

Adamanta ne demandait pas mieux que de croire. Les préliminaires de la paix furent arrêtés. Nous ne savons pas si Pitre put définitivement se blanchir au *parfait* ; mais tout ce que nous pouvons dire, c'est que, un mois après, l'existence d'Adamanta était attachée à celle de Pitre par un lien plus durable que le collier de perles bleues.

Joseph Jean est mort depuis longtemps et Célestina, malgré qu'elle en fit, a coiffé la Ste Catherine, en dépit de ses atours remarquables. Mais Pitre est encore l'un des cultivateurs les plus aisés de Milton où il a pris une terre nouvelle et où Ada-

manta trouve déjà la maison trop petite pour loger sa nombreuse lignée.

Malgré son âge avancé, il est encore robuste, et il ne craindrait pas, dit-il, de se mesurer encore avec Michel Béliveau, si, toutefois, ce coquin n'a pas péri de male-mort, comme il a dû le mériter cent fois.

NAPOLEÓN LEGENDRE.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXIX

(Suite)

Quels qu'eussent été le récent genre de vie de Sternfield, ses fautes ou ses torts, il n'en paraissait rien, quand il entra, sur ses traits gais et insoucians ; et en franchissant le seuil de la porte, il offrit un contraste si frappant avec la délicate jeune fille, que celle-ci ne put s'empêcher de penser avec angoisse qu'elle seule portait le fardeau de leur faute mutuelle.

Avec son beau sourire d'autrefois, il se laissa glisser sur l'ottoman, aux pieds de sa femme.

—Ainsi, ma petite Antoinette, ils t'ont envoyée à Montréal pour te rétablir, dit-il. C'est bien ce qu'ils pouvaient faire de mieux, car la tristesse qui règne là-bas à Valmont est plus que suffisante pour détruire en moins de six mois la plus robuste constitution.

—Je n'ai jamais trouvé Valmont triste, Audley ; j'y suis née, j'y ai été élevée, et elle m'est chère au-delà de tout ce que je puis dire.

—Quant à cela, il en est de même pour l'Esquimau vis-à-vis des terres stériles qu'il habite ; mais tu avoueras que je ne suis pas allé souvent te déranger dans ces derniers temps : pendant la première et dernière visite que je t'ai faite au clair de la lune, j'ai pris la bonne résolution de ne pas troubler la paix de ton esprit et de ne pas retarder ainsi ton retour à la santé.

—Merci. Vous avez été plein de considération : je vous en ai de la reconnaissance.

Le jeune homme toussa, comme s'il eut été embarrassé ; puis, il reprit :

—Pendant que Madame d'Aulnay est hors de cette chambre, je dois te dire que, quoique me trouvant naturellement bien isolé pendant ton absence, j'ai cherché des distractions et des plaisirs qu'un moraliste rigide pourrait peut-être censurer ; mais je vais reprendre courage et espérer de votre délicieux proverbe français : " à tout péché miséricorde."

Antoinette était silencieuse. Il continua :

—Madame d'Aulnay, qui est aussi indiscreète et légère que belle et charmante, s'est imaginé de faire une inquisition sur ma conduite, me menaçant en même temps de s'en plaindre à toi. Je lui ai dit que c'était assez pour moi d'avoir à rendre compte de mes actions à ma femme, sans être astreint à faire la même chose à l'ainie de ma femme. N'étais-je pas justifiable de lui parler ainsi ?

—Je ne me permets jamais de trouver à redire sur vos actions, Audley.

—Tiens toujours à cette détermination, Antoinette, et tu feras une des plus parfaites petites femmes du monde. Mais, laissons ce sujet pour en prendre un plus agréable. Je suppose que tu es revenue à la ville pour y chercher un peu de gaieté, et non pas t'y claquemurer comme tu l'as fait à la campagne. En prévision d'un but aussi louable, je viendrai te chercher demain après-midi pour faire une longue promenade ; nous irons où tu voudras, mais Madame d'Aulnay ne sera pas de la partie.

—Dans ce cas, je ne dois pas y aller.

—Pourquoi cela ? demanda-t-il aussitôt avec irritation.

—D'abord, je ne veux pas offenser Lucille qui est pour moi pleine de sollicitude et de considération ; ensuite, il ne serait pas convenable de me voir promener seule avec un monsieur, le lendemain même de mon arrivée. Cela parviendrait aux oreilles de mon père, et. . . .

—En un mot, Antoinette, tu es la plus prudente et la plus circonspecte de toutes les jeunes filles. Il n'y a pas de danger que ton cœur et tes sentiments soient en contradiction avec ton jugement ; mais, puisque tu ne veux pas accepter mon offre, ne sois pas offensée si tu me vois avec quelque jeune demoiselle moins scrupuleuse et particulière que toi.

L'arrivée de Madame d'Aulnay mit fin à cette conversation qui commençait à prendre une tournure un peu défavorable ; et après une causerie d'une demi-heure, Sternfield partit.

Le lendemain était une de ces magnifiques journées d'Octobre qui nous dédommagent presque de la fuite des oiseaux, de la chute des fleurs, et qui ont un charme particulier préférable peut-être à celui de l'été lui-même. La voiture de Madame d'Aulnay attendait, de bonne heure, devant la porte de la maison. En vain Antoinette pria-t-elle sa cousine de l'excuser si elle ne pouvait sortir avec elle, en vain lui fit-elle part de la demande de Sternfield et du refus qui l'avait accompagnée.

—Pour cette raison même tu devrais sortir avec moi, dit Lucille. Tu dois lui montrer que tu as l'intention de te promener pour exercer une surveillance active sur ses actions. Viens, car je ne souffrirai pas de refus.

Madame d'Aulnay gagna. Antoinette, le cœur triste et abattu que ni les rayons dorés du soleil, ni l'air agréable qui se répandait dans l'atmosphère ne purent relever, prit place dans la jolie petite voiture de sa cousine.

Arrivées sur la rue Notre-Dame, celle-ci qui avait, comme de coutume, à faire quelques emplettes, ordonna au cocher d'arrêter devant un de ces étroits petits magasins si différents des grands établissements à larges fenêtres de nos jours.

Elle venait à peine d'entrer, que le léger et gracieux équipage de Sternfield passa. A côté du militaire était assise une de ces jeunes beautés qui avaient une part de ses intentions et de ses flatteries. En passant près d'Antoinette, cette demoiselle dirigea vers elle un regard de superbe triomphe.

Antoinette n'était pas remise de la pénible sensation causée par cette rencontre, qu'elle aperçut, venant vers elle, un ami dont la vue fit battre son cœur avec une rapidité extraordinaire : c'était le Colonel Evelyn. Croyant qu'il passerait à côté d'elle sans paraître la remarquer, elle détourna les yeux ; mais, lui, cédant à une influence à laquelle il permettait rarement de le contrôler, celle de l'impulsion, il s'arrêta subitement, s'approcha, et, après quelques paroles de politesse, lui demanda depuis quand elle était arrivée ?

Revenant promptement de son étonnement, Antoinette satisfait en deux mots à cette question.

—J'ai appris que vous aviez été bien malade depuis la dernière fois que je vous ai vue. Est-ce vrai ?

—De pareilles nouvelles sont toujours exagérées, répondit-elle en essayant vainement de paraître indifférente.

—Cependant, vous n'avez pas l'apparence d'une personne en bonne santé : est-ce l'esprit ou le corps qui est malade, Mademoiselle de Mirecourt ?

Et il examina avec un œil pénétrant les traits de la jeune fille. Se penchant vers elle, il poursuivit à voix basse :

—Vous m'avez dit, une fois, que vous étiez très-malheureuse, et j'avais à peine ajouté foi en vos paroles : aujourd'hui, je lis sur votre figure que vous disiez la vérité. Eh ! bien, pour expier mon incrédulité, et en considération de l'immense affection que j'ai eue pour vous, je désire vous donner un conseil : peut-il être utile de vous avertir de ne placer aucune confiance en Audley Sternfield ? Il est indigne de l'amour d'une honnête femme.

—Trop tard ! . . . trop tard ! . . . le passé est irrévocable.

—Oui, après ce que j'ai vu, j'aurais dû savoir qu'il en était ainsi. Eh ! bien, Mademoiselle de Mirecourt, permettez-moi de vous dire que vous avez choisi un appui bien fragile ; mais les regrets sont superflus : adieu !

Touchant le bord de son chapeau, il s'éloigna au moment même où Madame d'Aulnay, qui avait terminé ses achats, sortait du magasin, après avoir tourmenté le maître et les commis pour une nuance lilas à la recherche de laquelle tout l'établissement avait été mis sans-dessus-dessous.

Encore sous l'effet de l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec le Colonel Evelyn, Antoinette n'était pas en veine de conversation. Après avoir poursuivi jusqu'à la Place Dalhousie où était la citadelle surmontée du drapeau britannique et environnée de quelques canons rouillés qui avaient été presque toute la défense de Montréal contre trois armées assiégantes, elles reprirent le chemin de la maison. Elles rencontrèrent de nouveau Sternfield et sa compagne triomphante. A leurs saluts empressés, Madame d'Aulnay ne répondit que par un signe de tête froid et dédaigneux qui blessa le Major autant que le salut indifférent et calme d'Antoinette. Lucille était excessivement montée, et elle tonna contre Sternfield avec une vivacité et une énergie qui n'auraient pas été plus grandes si elle eut été à la place d'Antoinette.

—Puis-je dire à Jeanne que tu n'es pas à la maison, la prochaine fois qu'il viendra pour te voir ? Ne dis pas non . . . je le ferai. Cet insolent mari doit être d'une manière ou d'une autre, ramené au sentiment de la réalité.

Le jour suivant, le Dr. Manby, un des chirurgiens de l'armée et un habitué de chez Madame d'Aulnay, vint, et il s'informa si particulièrement de la santé d'Antoinette, il montra un si grand désir de la voir, que, malgré l'intention formelle de sa cousine de ne recevoir aucune visite pendant deux ou trois jours, Lucille monta à sa chambre, et, autant par caresses que de force, elle l'entraîna au salon.

Le Dr. Manby était un homme tranquille, d'un âge moyen, ni beau ni accompli, mais simplement respectable ; de sorte qu'Antoinette ne se fâcha pas des questions qu'il lui posa, ni de l'espèce d'inquisition qu'il fit sur ses traits.

Comme il se levait pour partir, retenant un instant dans sa main les doigts délicats de la jeune fille, il lui dit :

—Si j'étais votre médecin, Mademoiselle de Mirecourt, je ne vous prescrirais ni de la quinine, ni des toniques, mais plutôt une dose quotidienne de tranquillité de cœur.

—Mais, est-ce que ce remède se trouve dans les Pharmacies ? demanda-t-elle en s'efforçant de rire ; ou bien, en avez-vous quelques doses toutes prêtes à me donner ?

—Je crains bien que non : mais à votre âge, ma chère demoiselle, on s'en procure facilement. Le meilleur moyen est de prendre beaucoup d'exercices, de voir des personnes agréables et joyeuses, et d'éviter soigneusement toutes pensées absorbantes et mélancoliques. Je reviendrai la semaine prochaine pour voir si ma prescription a été suivie et pour en constater les résultats.

—Quelle bonne nature, mais quel officieux !, dit Madame d'Aulnay en faisant remarquer la très-petite taille du Dr. Manby qui traversait la rue après être sorti de la maison.

—C'est un bon cœur et un homme aimable, répliqua Antoinette.

Il ne vint à la pensée d'aucune des deux cousines que le Colonel Evelyn, incapable de maîtriser l'inquiétude que l'apparence altérée d'Antoinette avait éveillée la veille dans son cœur,—et malgré son amour outragé, malgré la scène ineffaçable qu'il avait surprise entre elle et Sternfield—avait prié le Dr. Manby, un des rares amis avec lesquels il était en termes d'intimité, de faire une visite d'apparente civilité à Madame d'Aulnay, et de savoir par lui-même à quoi s'en tenir sur le compte de sa jeune cousine.

Il ne faut pas inférer de là que le Colonel Evelyn avait ralenti dans ses sentiments d'éloignement vis-à-vis d'Antoinette ou dans la condamnation sévère qu'il avait faite de sa conduite. Au contraire, l'offense était de celles que cette nature sensible et délicate ne pouvait jamais oublier ; mais, en même temps, il lui restait pour elle un sentiment que peut-être il ne pourrait jamais vaincre entièrement, et un regret intense qu'un homme pour lequel elle avait fait tant de sacrifices fût aussi indigne d'elle. Personne ne connaissait mieux que le Colonel Evelyn la carrière orageuse du Major Sternfield ; et lorsqu'il envisageait l'avenir misérable réservé à la jeune fille quand elle serait unie pour la vie à un homme qui tenait constamment toutes les lois morales en défi, c'était plutôt avec le chagrin plein d'anxiété d'un père qu'avec la colère d'un prétendant rejeté.

XXX

Madame d'Aulnay n'obtint pas aussi tôt qu'elle l'avait espéré la bonne fortune de mettre ses desseins à exécution, car plusieurs jours s'écoulèrent sans que le militaire renouvelât sa dernière visite ; et pendant qu'elle s'en étonnait et tempêtait, Antoinette maigrissait et devenait tous les jours plus pâle. Le Dr. Manby qui, sans avoir été formellement choisi pour médecin de la jeune fille, prenait la liberté de la questionner et de lui donner des prescriptions à chacune de ses fréquentes visites, commençait à concevoir de l'inquiétude et à devenir plus irritable.

Un jour qu'il se trouvait seul avec la dame de la maison, il la prit à partie serrée pour savoir d'elle la cause de la rapidité avec laquelle déclinait la santé de sa jeune amie.

—Mais, docteur, que puis-je faire ? répondit-elle avec un peu d'humeur. C'est vous qui, comme médecin, devriez être capable de suggérer ou de prescrire quelque chose qui lui serait d'un grand secours.

—Ainsi pourrais-je et voudrais-je faire, Madame, si c'était un cas ordinaire ; mais, malheureusement, il n'en est pas ainsi. C'est l'esprit qui est malade chez elle, et vous devriez employer tous vos efforts pour l'égayer et la consoler.

—Mais, je vous le demande encore une fois, que puis-je faire ? Si je propose une soirée, un bal ou d'autres amusements semblables, elle prétend qu'elle est trop malade pour y prendre part et elle menace de s'enfermer dans sa chambre pendant tout ce temps-là ; si je cherche à l'entraîner avec moi, à faire des visites, à aller dans les magasins, à lire des romans, à se prévaloir, en un mot, de tous les autres passe-temps féminins—le docteur sourit d'une manière singulière à l'énumération de ces amusements—elle s'en défend avec une

telle cajolerie, que je ne me sens pas assez de cœur pour insister. Un seul point sur lequel je reste invariablement ferme, c'est sur celui de l'emmener à la promenade en voiture tous les jours, et c'est souvent une tâche ardue.

Convaincu que c'était un cas sérieux aussi bien que difficile, le Dr. Manby partit sans dire un mot de plus, et Madame d'Aulnay se mit à l'œuvre pour tâcher de trouver un moyen efficace afin d'amuser et de divertir sa jeune compagne.

Elle fut donc bien contente lorsque, la même après-midi, une voix agréable se fit entendre dans le passage et que Louis Beauchesne entra, tout sourire et toute gaieté. Antoinette, de son côté, fut également heureuse de le voir, car il avait toujours été pour elle un frère, et il y avait quelque chose de contagieux dans sa joviale humeur.

Il informa les deux jeunes femmes qu'il venait passer quelques semaines à Montréal où il avait des affaires importantes à régler et qu'il avait promis en même temps à M. de Mirecourt d'exercer une active surveillance sur leurs mouvements.

Madame d'Aulnay déclara, en riant, que, comme elle voulait lui donner toutes les occasions possibles pour remplir sa mission, elle lui laissait carte blanche sous le rapport des visites ; que le matin, le midi ou le soir, au déjeuner, au diner ou au souper, il serait toujours bien venu, sans aucune autre invitation.

Cet aimable défi fut gaiement accepté, et le soir même, ainsi que les suivants, vit Louis dans les salons de Madame d'Aulnay.

Quelques-uns de ses anciens regards et de ses couleurs d'autrefois revinrent sur les traits d'Antoinette pendant qu'elle écoutait les saillies provoquantes de Louis. La conversation du jeune homme ne comportait aucune pensée ni aucune rémi-

niscence désagréables ; il ne rappelait que ce qu'il y avait eu d'heureux dans le passé, et le soin, la délicatesse avec lesquels il évitait toute allusion sur son malheureux amour pour elle, —amour qu'il paraissait d'ailleurs avoir entièrement maîtrisé, —éloignait tout ce qu'il y aurait pu avoir de désagréable dans leurs entretiens.

Un soir, ils étaient tous les trois réunis dans le salon. Jamais Louis n'avait été plus amusant et les deux dames mieux amusées. Antoinette lui avait demandé de tenir un écheveau de soie qu'elle devait dévider, et, pour prendre une position plus commode, il s'était jeté à ses pieds sur un de ces petits tabourets dont les chambres de Madame d'Aulnay étaient remplies et que les ennemis de Lucille prétendaient être destinés à cet usage. La chaleur du poêle avait communiqué des couleurs aux joues de la jeune fille ; et comme Louis, probablement fatigué, remuait beaucoup et rendait ainsi la besogne plus difficile, elle s'était mise à le gronder et à le plaisanter sur sa maladresse. Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et, sans se faire annoncer, Sternfield entra. Il s'arrêta un instant sur le seuil et plongea un regard sombre sur le groupe. Il était venu ce soir-là, pensant magnaniment qu'il avait suffisamment puni Antoinette pour l'obstination avec laquelle elle avait refusé son tour de voiture, et croyant la trouver malade, pâle et abattue ; il la voyait, au contraire, avec de vives couleurs sur les joues et des sourires sur les lèvres comme on ne lui en avait pas vus depuis longtemps, tandis que Louis était assis à ses pieds, son gai et joli visage tourné vers celui de la jeune femme.

Madame d'Aulnay qui avait facilement deviné les sentiments de jalouse colère du nouveau venu, se divertit franchement dans le triomphe du moment, et, avec un semblant de badinage qu'il trouva excessivement déplacé, elle lui demanda où il était allé dernièrement et ce qu'il avait fait de lui-même.

Il répondit à peine, s'avança vers une chaise qui se trouvait

près d'Antoinette, et, après s'y être jeté, exprima ironiquement le plaisir qu'il avait de voir l'état de sa santé amélioré. De Louis il ne fit pas la moindre attention ; mais celui-ci trouva moyen de se venger en arrangeant plus confortablement son tabouret et en demandant à Antoinette si elle avait encore beaucoup de soie à dévider, disant qu'il était à son service jusqu'au bout. Avec son arrogance et son amour-propre ordinaires, Sternfield se trouva quelque peu déconcerté : le sourire moqueur de Madame d'Aulnay, le sans-gêne, pour ne pas dire l'impertinente indifférence de Louis, la bien-venu embarrassée et contrainte d'Antoinette, tout cela formait une réception à laquelle il ne s'attendait pas. Mais il n'était pas homme à se laisser vaincre aussi facilement, et pendant que Lucille triomphait encore de sa mortification, il cherchait un moyen de prendre sa revanche.

Laissant à Antoinette tout le temps de terminer son ouvrage, il attendit que Louis, sur un signe de celle-ci, se fut levé, pour approcher sa chaise de la jeune fille, et manœuvra si bien qu'il l'isola entièrement du reste de la compagnie. Alors il commença avec elle une conversation à voix basse sur un sujet qui, il le savait, absorberait toute son attention.

Louis regarda cette coquetterie évidente et singulière avec autant de surprise que d'indignation : qu'Antoinette se prêtât à ce jeu, c'est ce qui l'étonnait outre mesure ; et plus il la surveillait, plus il la plaignait, et plus intenses devenaient ses sentiments de dégoût pour le militaire. Le visage de la jeune fille avait une apparence de douleur déguisée, ses yeux se promenaient avec inquiétude autour d'elle, comme si elle eut été embarrassée de sa position et eut cherché du secours, ce qui témoignait plus de crainte que d'amour ; et, quoique Sternfield fût assez près d'elle que leurs chevelures se touchaient presque et que ses yeux eussent un éclat capable de donner de l'émotion à une personne qui aurait eu le moindre amour pour lui, la froideur d'Antoinette ne cessait pas et la rougeur qu'elle avait perdue à son arrivée ne revint pas.

Cependant, Audley avait réalisé ses plans : il avait changé en un état d'embarras l'aimable cordialité qui régnait dans le salon lorsqu'il y était entré, et, tout en infligeant une ample mortification à celui qu'il supposait être son rival, il avait du même coup puni Antoinette pour avoir eu de la gaieté et s'être amusée durant son absence.

Madame d'Aulnay, néanmoins, était anxieuse de trouver une bonne occasion d'exercer des représailles. Cette occasion se présenta bientôt.

—Je reviendrai demain. Mademoiselle de Mirecourt, si vous me faites l'honneur de monter en voiture avec moi,—venait de dire Sternfield.

—C'est impossible, se hâta d'interrompre Lucille. Antoinette et moi sommes engagées pour aller à la campagne avec M. Beauchesne, pour y voir un commun ami.

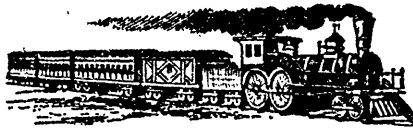
Sternfield se retourna vers sa femme, mais les regards de celle-ci, qui étaient fixement attachés au sol, lui dirent suffisamment qu'il ne devait pas attendre du secours de ce côté, et, trop sage pour entrer dans une lutte où il savait courir le risque d'une défaite, il salua et se retira. Mais en partant, il trouva moyen de dire à Madame d'Aulnay, à voix basse, qu'elle prit bien garde de faire d'Antoinette une femme aussi indépendante, aussi insouciant qu'elle-même, attendu qu'il ne se montrerait pas mari aussi doux et aussi aveugle que M. d'Aulnay.

—Audacieux ! murmura Madame d'Aulnay.

Mais, avant qu'elle put reprendre son sang-froid, le militaire était loin.

MADAME LEPROHON.

(A suivre.)



CHEMIN DE FER.
INTERCOLONIAL

1887 — ARRANGEMENTS D'ETE — 1887

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

| | |
|-------------------------------|------------|
| Pour Halifax et St-Jean | 8.00 A.M. |
| Pour la Rivière-du-Loup | 11.25 P.M. |
| Pour la Rivière-du-Loup | 5.25 P.M. |

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

| | |
|-----------------------------|-----------|
| De Halifax et St-Jean | 6.45 P.M. |
| De la Rivière-du-Loup..... | 1.47 P.M. |
| De la Rivière-du-Loup..... | 5.00 A.M. |

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'éta lon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers notes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD M'ALL,

Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

Ottawa, novembre 1886.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1887--ETE--1887

HEURES

| DE | POUR | DÉPART | ARRIVÉE |
|----------|-------------------------|------------|------------|
| Montréal | Québec | 10.15 p.m. | 7.00 a.m. |
| " | " | 8.10 a.m. | 1.55 p.m. |
| Québec | Montréal | 8.30 p.m. | 6.00 a.m. |
| " | " | 2.00 p.m. | 8.40 p.m. |
| Montréal | Portland | 10.15 p.m. | 12.05 p.m. |
| " | Island Pond | 3.15 p.m. | 9.30 p.m. |
| " | Toronto | 1.00 p.m. | 6.30 p.m. |
| " | " | 8.55 a.m. | 10.40 p.m. |
| " | " | 8.55 p.m. | 8.55 a.m. |
| " | St. Jean | 4.30 p.m. | 5.30 p.m. |
| " | " | 4.20 p.m. | 5.20 a.m. |
| " | " | 8.30 a.m. | 9.20 a.m. |
| " | " | 8.30 p.m. | 9.20 p.m. |
| " | Lake Champlain Junction | 4.00 p.m. | 6.25 p.m. |
| " | Ottawa | 8.50 a.m. | 12.20 p.m. |
| " | " | 4.40 p.m. | 8.00 p.m. |

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUTS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant-général* }
W. WAINWRIGHT, *Ass.-gérant* } MONTREAL.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la
Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1887.

Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

| | | | | | | | | | |
|-------------------------------|----|---|----|----|---------------------------------|----|---|----|----|
| Statuts Refondus H. C. | \$ | 3 | c. | 25 | Code Civil | \$ | 1 | c. | 00 |
| " " B. C. | | 2 | | 25 | Lois Criminelles ou 1 vol. | | 1 | | 80 |
| Code de Procédure Civil. | | 1 | | 50 | Ordres en Conseil, n 1874 | | 1 | | 25 |

PUISSANCE DU CANADA

| Vic. | | \$ | c. | Vic. | | \$ | c. |
|---------|-----------------------------|----|----|------|-------------------------------|----|----|
| 32 & 33 | Statuts de 1869 | 1 | 50 | 42 | Statuts de 1879, Vol. I | 1 | 25 |
| 33 | " 1870 | 0 | 80 | | " " Vol. II. | 0 | 40 |
| 34 | " 1871 | 0 | 80 | | " " Vols. I, II | 1 | 50 |
| 35 | " 1872 | 2 | 00 | | " 1880, Vol. I | 1 | 25 |
| 36 | " 1873 | 1 | 60 | | " " Vol. II | 0 | 50 |
| 37 | " 1874 | 1 | 43 | | " " Vols. I, II | 1 | 60 |
| 38 | " 1875, Vol. I | 1 | 50 | 44 | " 1881, Vol. I | 0 | 80 |
| | " " Vol. II | 0 | 80 | | " " Vol. II | 0 | 60 |
| 39 | " 1876, Vol. I | 0 | 80 | 45 | " " Vols. I, II | 1 | 25 |
| | " " Vol. II | 0 | 80 | 46 | " 1882, Vol. I | 1 | 00 |
| | " " Vols. I, II | 1 | 50 | | " " Vol. II | 1 | 00 |
| 40 | " 1877, Vol. I | 1 | 00 | | " " Vols. I, II | 2 | 00 |
| | " " Vol. II | 0 | 60 | 46 | " 1883, Vol. I | 1 | 60 |
| | " " vols. I, II | 1 | 50 | | " " Vol. II | 0 | 60 |
| 41 | " 1878, Vol. I | 0 | 80 | | " " Vols. I, II | 2 | 00 |
| | " " Vol. II | 0 | 35 | | " 1884, Vols. I, II | 2 | 00 |
| | " " Vols. I, II | 1 | 00 | | " 1885, Vol. I | 1 | 50 |
| | | | | | " 1886, Vol. I | 1 | 50 |